Des étudiants de l'Institut de sciences sociales des religions contemporaines ont pu s'initier à l'enquête sociologique de terrain lors d'un séjour au Maroc. Retour sur leur expérience et sur la question de la migration marocaine en Suisse.

Christine Rodier (à gauche), Mélina Gravier et Helen Weldu, deux de ses étudiantes parties au Maroc. F. Imhof©UNIL

Tristes tropiques marocains

Sophie Badoux

«Ce qui m'a marquée pendant le voyage, c'est la présence de traditions périphériques à l'islam. Le culte des saints, une pratique religieuse controversée dans l'islam orthodoxe, est en réalité très présent au travers de petits mausolées dispersés ici ou là dans les villes. Des coutumes qu'on ne peut pas observer en Suisse.» Mélina Gravier, étudiante de bachelor en sciences des religions, a eu l'occasion d'effectuer un atelier de terrain d'une semaine au Maroc en mars dernier avec cinq autres collègues dans le cadre d'un cours dispensé par Christine Rodier, maître-assistante à l'Institut de sciences sociales des religions contemporaines (ISSRC). Une initiative originale soutenue par le Fonds d'innovation pédagogique qui offre l'opportunité aux étudiants de s'initier à une démarche ethnographique de terrain, leur permettant de se confronter au savoir et à la recherche d'une autre manière que dans une salle de classe.

Pour mieux comprendre les stratégies migratoires, il s'agissait de poser un double regard sur la vie de migrants en recueillant d'une part des témoignages de Marocains vivant en Suisse à Lausanne et d'autre part ceux de leur famille restée au pays, dans les villes de Fès, Rabat et Casablanca. Trente-cinq entretiens individuels ont été réalisés de part et d'autre des frontières. Leur fil rouge: la nature des relations entretenues au sein de la famille entre le pays d'origine et celui d'accueil, la perception de l'émigré par ses proches au Maroc et la compréhension d'une société où l'islam est la religion d'état. Logé dans des familles d'accueil, le groupe de sociologues en devenir a pu s'immerger dans la vie locale afin de déjouer d'éventuels préjugés sur la culture islamique. «Les étudiants se sont vite rendu compte que l'islam est pluriel et que les musulmans ont des pratiques individuelles très variées, explique Christine Rodier. La présence de la religion dans la vie quotidienne au Maroc ou en Suisse est radicalement différente. Là-bas, elle fait partie de l'espace public». Les rapports homme-femme, les liens transgénérationnels et le jeu d'hypocrisie sociale sont aussi quelques-uns des thèmes sous-jacents. Ceux-ci feront l'objet d'une présentation lors du colloque de recherche de l'ISSRC le 24 septembre et d'une exposition sous forme de posters dans les couloirs de la Faculté de théologie et sciences des religions dès la rentrée de septembre. «Le voyage c'était la meilleure partie, mais après il y a tout un travail d'analyse derrière», résume ainsi Marie Barras, une autre étudiante ayant participé au projet.

Migration féminine

Première étape: rencontrer des Marocains en Suisse. Pour chercher le contact, les étudiants ont fréquenté des cafés typiques ou la mosquée de Lausanne. Ils y ont trouvé une population provenant plutôt d'un milieu aisé. La migration marocaine en Suisse, qui reste très minoritaire, date surtout des années 1990, notamment après que la France eut rendu l'accès à son

territoire plus difficile en diminuant l'octroi de bourses d'études. Mais la vie chère et la non-reconnaissance des diplômes marocains en Suisse freinent les élans. Selon les chiffres 2011 de l'Office fédéral de la statistique, plus de 7500 Marocains vivent sur le territoire helvétique, dont la plus grande partie réside dans le canton de Vaud (près de 2000 personnes). Amina Benkais, cheffe du Bureau cantonal vaudois pour l'intégration et elle-même d'origine marocaine, constate un récent changement de visage de la migration marocaine: « Entre 1990 et 2005, la voie d'entrée la plus aisée en Suisse passait par l'obtention d'un permis d'artiste de cabaret. Les migrants se révélaient être le plus souvent des mères célibataires ou des femmes divorcées avec des enfants. Aujourd'hui, la migration vers la Suisse est toujours essentiellement féminine, mais elle fonctionne exclusivement par le regroupement familial. Beaucoup de femmes cherchent un mari sur internet via des chats. Le profil et le milieu social de ces migrantes évoluent aussi. Depuis 2010, ce sont de plus en plus des femmes voilées qui arrivent en Suisse par ce biais. »

Si ce sont surtout des femmes qui émigrent, c'est que les conditions de vie pour une mère seule au Maroc sont très difficiles socialement. Les tabous sur les relations homme-femme sont encore de mise, malgré la volonté de la jeunesse, tiraillée entre traditions et modernité à l'occidentale, de voir les choses autrement. Sur place, Mélina a interviewé Anna, une jeune fille qui rêve de quitter le pays mais qui reste partagée à l'idée d'abandonner sa famille. « Elle a vécu à Londres pendant quelques mois mais elle a dû rentrer au Maroc à cause de la pression familiale. A son retour, sa mère, très croyante et attachée aux traditions, lui a présenté de potentiels maris… ce qui ne lui a pas vraiment plu. » Les jeunes dénoncent aussi de plus en plus l'hypocrisie sociale ambiante. Un mécanisme que les étudiants ont su saisir. « On feint de ne pas voir ces prostituées en djellaba ou de ne pas consommer de l'alcool dans les espaces publics, mais ce sont des codes sociaux. Tout le monde sait que les prostituées existent et que les gens boivent de l'alcool, pourtant socialement c'est important de préserver les apparences », note Marie. Par contre, les bakchichs sont courants. « Le père d'Anna n'a jamais eu de permis de conduire et pourtant il roule en voiture depuis quarante ans. Mais s'il se fait arrêter il donne 200 dirhams au policier, qui le laisse passer », renchérit Mélina. Ces paradoxes ont surpris les étudiants, qui ont aussi décrit une population lassée par cette société à deux vitesses. Pour les familles restées au pays, le départ de l'un des leurs est toujours synonyme de succès. « Peu importe ce que leurs proches font vraiment en Suisse, ils sont un exemple de réussite pour toute la famille », remarque Christine Rodier. Amina Benkais confirme: « Le niveau culturel n'a pas beaucoup d'importance, ce qui compte, c'est d'être capable de faire construire une maison pour ses parents restés au pays. D'ailleurs la famille, souvent très conservatrice, est alors prête à fermer les yeux sur beaucoup de choses. » Les observations des étudiants ont aussi montré que la pratique religieuse évolue avec la migration. « Une fois en Suisse, ces individus rencontrent des musulmans d'autres pays et leur vision de l'islam est amenée à changer », explique la sociologue. Les entretiens ont révélé un fort attachement au pays et à ses traditions culturelles et religieuses surtout pour les migrants de la première génération, qui prévoient souvent un retour au pays à la retraite. Les contacts semblent par contre s'effilocher au fur et à mesure que passent les générations et que l'intégration dans le pays d'accueil se concrétise.

Les tabous sur les relations homme femme sont encore de mise.

unil.ch/issrc

Publicité